



# LE GOÛT DES GLAÇONS

Laurence Dussart

Laurence Dussart

# Le Goût des glaçons

*Recueil de nouvelles*



© Laurence Dussart, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0054-4

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**À Sylvie**

*“Écrire, c’est jouer avec le silence, c’est dire, de manière détournée,  
des secrets indicibles dans la vie réelle”.*

**Leila Slimani. “Le parfum des fleurs la nuit”.**

## Emily

La pluie a tout précipité, c'est un fait. Personne ne pourra le nier.

Il était neuf heures ce matin-là. Comme chaque matin, j'avais déposé en courant les enfants à l'école. Comme chaque matin, nous étions en retard. Le jour tardait à poindre. Il avait des langueurs monotones qui annonçaient l'automne. Septembre était à désespérer.

J'ai marché vers la digue du front de mer. Le soleil tentait une percée fugace. J'ai humé l'air humide chargé d'embruns avec un plaisir absolu puis j'ai renversé la tête vers l'arrière, regardé la course effrénée des nuages. J'offrais mon visage et ma tignasse rousse à cette vie qui me gâtait. Vivre près de la mer est depuis toujours une évidence, un besoin profond et viscéral, sur lequel je n'ai jamais voulu transiger.

Pour quelques minutes encore, des rayons doux et pâles éclairaient les falaises au nord de la commune d'un reflet ocre assez bourgeois. Le rugissement des vagues accaparait mon esprit et puis l'appel des cormorans aussi. Cette ambiance familière me donnait une énergie guerrière, une démarche assurée, cadencée, maîtrisée.

Je suis passée devant l'unique échoppe en bois qui trône royale face à la plage. Elle venait d'ouvrir ses portes et déballait en vrac la marchandise. Au fond de la cabine en planches dans un alignement désordonné, on trouve depuis toujours un peu de tout. Enfin tout ce qui fait le bonheur des enfants en vacances, des matelas gonflables et des bouées à tête de canard, des filets pour la pêche aux crevettes, des friandises et les indispensables sceaux en plastique. Et puis des dizaines de ballons multicolores retenus au bout de leur ficelle et qui happés par le vent semblaient prêts pour l'envol.

Ce matin-là les couleurs acidulées apportaient au bord de mer une tonalité joyeuse qui enchantait le ciel chargé. Les jaunes les verts et les roses audacieux affichaient leur présence étonnante sur l'horizon couleur charbon.

Je suis née ici. Je connais les détails de la côte et la brutalité de ses escarpements. Les vagues téméraires qui épuisent la falaise et la rongent patiemment, les arêtes de craie qui plongent dans les flots dans un fracas

assourdissant, la mer qui avale la plage, sable et galets mêlés, les roches noires le varech qui vous fait déraiper. Souvent l'horizon s'obscurcit, ciel et mer se mélangent créant une unité métallique, une résistance d'acier que pas un seul nuage ne vient déranger. J'aime cette côte-là, son âpreté, sa rugosité, sa résistance aux vents.

Sur la digue j'ai croisé des passants frileux. Leurs chiens s'excitaient en jappant, les mouettes les narguaient de leurs cris incessants. L'horizon était une coulée d'encre. Venus du nord une armada de nuages anthracites annonçaient l'apocalypse à grand renfort de vent. Une écume phosphorescente attaquait rageusement la falaise. Cependant rien ne pouvait m'arrêter. J'avais solide, imperturbable.

J'ai continué jusqu'au bout de la digue. Extrême limite. Ensuite ce sont les rochers. Il faut escalader la falaise pour retrouver une nouvelle anse et poursuivre la balade. C'est possible bien sûr, mais compliqué. Surtout avec le ciel menaçant. Cela demande de l'endurance et peut-être un côté aventureux.

Ce n'est pas un problème pour moi, j'ai un physique charpenté et je crois pouvoir dire que je suis résistante. J'aime les épreuves, les défis, la compétition lorsqu'elle s'assortit de victoire mais il est hasardeux de s'aventurer seule sur ces falaises éventées, surtout lorsque l'orage menace de tout noyer. Pourtant ce matin-là, c'est ce que j'ai fait. J'ai bravé inutilement le danger, j'ai poursuivi la marche jusqu'au phare.

Brusquement le vent s'est levé. Avec violence, les éléments se sont mis à tourbillonner. Telle une délivrance, une pluie lourde s'est abattue. Des gouttes épileptiques animées d'une force diabolique transformèrent l'averse en une cataracte soudaine. Un rideau opaque obstruait le chemin, la grêle battait mon visage et mes yeux piquaient. Je n'y voyais plus rien. La glaise collait à mes semelles et des bourrasques furibardes entravaient mon avancée. Je me trouvais stupide de m'être ainsi entêtée. Mais j'étais trop avancée pour rebrousser chemin.

Alors j'ai continué.

Le café du phare au sommet de la falaise. En été on y vient admirer les couchers de soleil qui mettent le feu aux vagues du détroit. C'est un moment suspendu, d'une beauté inouïe où parfois apparaissent des lumières étranges aux

couleurs d'opale.

Pour l'heure l'endroit paraissait désert. Je suis entrée poussée par les rafales. Je ruisselais. L'humidité pénétrait mes vêtements et le petit coup de stress que je venais de vivre me faisait greloter.

L'averse de grêles tapait les vitres et le toit devenu caisse de résonnance amplifiait le concert. Trois mecs étaient au bar. Accoudés au zinc ils sirotaient une bière. Machinalement ils ont tourné la tête. C'était bizarre ce mouvement. Trois automates braqués vers moi. Trois visages me scrutaient, me détaillaient, s'attardaient en silence. Un peu trop longuement peut être. En fond sonore résonnait la symphonie des grêlons et puis le journal télévisé du matin qu'on entendait à peine.

Sans pouvoir l'expliquer vraiment, j'ai senti le malaise. Incapable d'apprécier mon abri, un inconfort montait en moi.

Je crois n'avoir rien dit, sauf peut-être un bonjour timide. Il n'y avait pas d'arrogance chez moi. J'attendais juste l'accalmie pour repartir.

Au bout d'un temps qui m'a paru trop long, les hommes, de concert, se sont tournés vers leurs verres. À voix basse ils ont repris leur discussion.

Traversant le café, je me suis avancée. J'ai pris un siège et puis c'est tout. J'étais indifférente à leur présence. Je pourrais énoncer cela mais ce ne serait pas vrai. En moi l'intuition lancinante d'un danger.

Inexplicable !

Pourquoi avoir choisi ce tabouret ? Oui pourquoi en effet avoir choisi la proximité du comptoir ? Pourquoi ne pas avoir opté de m'attabler face à la baie ? Je crois que cela n'aurait rien changé !

Dehors la pluie avait des accès de rage. Elle dévorait la terre et la tôle du toit dans un vacarme assourdissant. L'illusion de rentrer tout de suite s'est envolée. À l'évidence, c'était un jour catastrophe, mais pour l'heure, je l'ignorais encore.

J'ai commandé au barman ensommeillé un café serré. Je voulais me réchauffer. Et puis à cette heure, que boire d'autre ?

Depuis l'angle où j'étais assise, je voyais le profil émacié des hommes, leurs barbes mal taillées, leurs joues rougies par les excès, leurs yeux gonflés. Je



voyais leurs carcasses épaisses sous les vestes de cuir au col relevé. Je voyais leurs mains de travailleurs aux ongles noircis. Leurs présences soulevaient chez moi un questionnement. Que faisaient-ils là ce matin. Avaient-ils terminé leur nuit de labeur ? S'attardaient-ils devant un verre avant de regagner leur domicile ? Ou au contraire, commençaient-ils leur journée en se dopant ? J'ai préféré les ignorer. De ma besace, j'ai sorti un carnet et un stylo.

Le chef de la bande s'est levé. Un grand costaud au visage anguleux s'est avancé vers moi. Il avait un drôle de sourire, une sorte de rictus qui n'annonçait rien de bon. J'entendais les deux autres s'esclaffer, pauvres imbéciles !

Il a tiré un tabouret jusqu'à lui et s'est assis à côté de moi. Quand nos épaules se sont frôlées, mon cœur s'est mis à galoper. Une peur irraisonnée m'envahissait. Pourtant j'ai préféré ignorer son contact, j'ai mis deux sucres dans mon café et j'ai tourné machinalement la cuillère dans la tasse. J'ai pensé, il est dix heures ce matin, je n'ai donc rien à craindre.

L'homme s'est encore approché. Son haleine chargée d'effluves de houblon effleurait mon cou. Me venait un dégoût que j'ai tenté de réfréner. Timidement j'ai tourné la tête vers lui. J'attendais qu'il me dise quelque chose ou bien qu'il me questionne. Je crois même avoir souri. Là encore j'attendais l'éclaircie. Sur son regard il avait posé des lunettes d'aviateur qui masquaient son regard. Me fixaient deux petits miroirs au jaune éclatant. Ses yeux restaient cachés. J'ai senti mon ventre se contracter.

Je suis habituée au ciel d'ici. Je connais ses humeurs étranges, ses clairs-obscurs. Je connais son inconstance. Je connais ses caprices. Et puis avec le temps j'ai appris la patience. Ici le vent décide de tout, des incursions bleutées dans les ciels ravagés, des tempêtes soudaines et même des lumières fragiles de l'aube en été. Ici tout est contraste surprenant.

En regardant cet homme, j'ai pensé à cette éternelle surprise. Au réel de la vie qui nous happe et nous fragilise. Aux violentes bourrasques qui parfois nous déstabilisent. À l'enchaînement fatal des événements. Avec cet homme, j'ai senti venir le cataclysme. Une sorte de naufrage qui me laisserait sans bouée et sans sauvetage. Et sans marin à l'horizon, prêt à m'aider.

Mes mains tremblaient. Peut-être que ça l'excite l'autre malade de voir le

malaise qui me gagne ? J'ai pensé à mon mari, à son inaltérable élégance, à son extrême bienveillance. J'ai préféré garder mon calme, mais j'ai jeté un regard affolé au barman. Il semblait ne rien remarquer. Il agitait son torchon sur les verres posés devant lui et balayait du regard la vaste salle, déserte en cette heure matinale. Visiblement il avait d'autres chats à fouetter. Ce qui se passait à quelques mètres de lui, ne semblait pas le concerner. Pourtant je n'étais pas très à l'aise avec ce gars qui me frôlait. Un vent de panique me submergeait.

L'homme a posé une main ferme sur mon genou. J'ai senti ses doigts épais s'emparer de ma rotule. Je crois avoir rougi, de honte sans doute. Ou bien était-ce la répulsion ? Les deux autres bouffons accoudés au bar rigolaient, le nez dans la bière ils bafouillaient. Apparemment ils connaissaient la suite de l'histoire. La plaisanterie ne faisait que commencer, j'en étais consciente à présent.

Un sentiment de solitude absolue m'a envahie. « Mais qu'est-ce que je suis venue foutre ici ? Je n'ai même pas mon téléphone pour appeler. » C'est dérisoire, mais cette pensée m'affligeait.

Je peux assurer que je ne suis pas une femme sexy. Je dirais même que je fais partie des femmes qui passent inaperçues. Ni coquette ni flamboyante, je suis une dame « ni-ni ». Pas vilaine non plus, surtout n'allez pas croire ! Le genre « passe-partout » me convient plutôt bien. Une jeune femme que l'on ne remarque pas, sans grand éclat. Mais on peut cependant évoquer la bonne mine qui me caractérise, celle des gens qui vivent au grand air, celle des adeptes du kite-surf et des loopings, des amateurs de vagues puissantes et de grand vent.

C'est d'ailleurs comme ça que j'ai rencontré Mathieu, lors d'un championnat. Je n'ai pas résisté à son physique athlétique, ni à ces performances. Son habileté m'impressionnait. Son sourire enjôleur m'a bluffée et puis son visage mal rasé, ses joues creuses de fatigue. On a décidé de s'installer sur la côte, proche des spots reconnus. Respirer la mer chaque jour était pour nous indiscutable. Comme une vérité, elle ne demandait aucune justification. Elle collait à notre réalité et s'imposait à nous sans violence. Goûter son parfum d'iode, écouter son ressac puissant et puis sentir la présence authentique du vent mettait en exergue notre amour. Peut-être aurait-il été plus fade ou moins intense sans cette présence constante.

À marée haute la plage se couvre de galets. Une fois que la mer se retire, apparaît l'étendue de sable, un littoral brut bordé de dunes. Notre maison,